

Joel Felix, Conclusion

Les Mirabeau.

Je voudrais remercier les organisateurs de cette conférence consacrée au marquis et au comte de Mirabeau, et, bien entendu, les participants pour leurs communications qui ont abordé des questions d'un très grand intérêt mais aussi d'une extrême variété. Je tiens aussi à remercier les divers intervenants qui, par leurs questions ou observations ont permis de préciser certains points de détails et, ce qui est le plus important, de situer les problématiques et les enjeux historiographiques sous-jacents à la thématique de ce colloque.

Il me revient donc, ainsi qu'à mes collègues présents ici, d'essayer de présenter, comme on me l'a demandé, une synthèse des présentations et discussions de ces deux journées. L'exercice est à la fois un privilège – qui a inclus la possibilité de prendre connaissance des communications par écrit - mais aussi une gageure. Inévitablement, il y a une certaine dose d'improvisation à réagir sur le vif plutôt qu'à présenter un papier muri de longue date, qui aurait sans doute été mieux conçu mais qui n'aurait, au fond, que des rapports distants avec les travaux de ces deux derniers jours et les synergies que les diverses communications ont pu susciter ou révéler. Il est vrai que j'avais en tête une espèce de canevas. Mais les présentations et les débats ont tellement enrichi ma réflexion que je crains bien de ne pouvoir border le lit de Procuste. J'ose donc faire appel, par avance, à votre sollicitude en ce qui concerne le caractère impromptu et, pis, désordonné, des quelques remarques que je vais vous proposer. Je prie aussi les communicants de ne pas me tenir rigueur si je trahis leur pensée ou ne leur rends pas un hommage égal.

Je dois avouer que l'invitation à participer à un colloque consacré spécialement au marquis et au comte de Mirabeau était très excitante. Les passionnés du 18<sup>e</sup> siècle, dont je suis, trouvent inévitablement dans leurs pérégrinations la figure des Mirabeau. Le bon mot de Maurepas, rapporté par Marianne Cariou, concernant les affaires rocambolesques de cette famille qui demandait presque la nomination d'un secrétaire d'Etat pour les suivre pourrait s'appliquer à l'historien. Comment en effet ne pas se trouver un peu démuni, et un peu seul, face au comte et au marquis de Mirabeau, ces deux colosses de l'histoire de France qui, en plus de leur œuvre déjà considérable, ont donné lieu à des études très nombreuses ? C'est sans doute d'une œuvre collective, comme celle accomplie au cours de ces deux journées, où chacun met à profit son domaine d'expertise, que l'on peut sans doute le mieux apercevoir ce que furent et firent les deux Mirabeau dans et pour l'histoire de leur pays, une histoire qui est la notre, sans doute, mais qui avait aussi vocation à être universelle dans leur volonté de contribuer à réformation ou la régénération propre à établir le meilleur gouvernement possible des hommes.

Comme l'a souligné Antoine Lilti, un colloque consacré au marquis et au comte de Mirabeau pose fondamentalement la question de la généalogie du concept de Lumières et de ses

usages historiques et politiques entendus comme tant comme origine, justification ou programme. A cet égard, l'histoire des Mirabeau père et fils Mirabeau nous interroge sur la pertinence de l'unicité du concept Lumières face à la multiplicité des discours et la complexité des expériences, sans même évoquer la possible duplicité des Lumières. Au pis, on peut aller jusqu'à se demander s'il faut croire à la sincérité des discours ? Dans leur dualité, les Mirabeau, nous a dit Antoine Lilti, illustre l'opposition, en apparence irréductible, entre deux discours complémentaires et antagonistes opposant l'autorité du spécialiste et la volonté populaire.

Mais il y a plus. Les communications de Laura Casella et de Marianne Cariou ont évoqué la problématique de la famille, en l'occurrence la manière dont le roman familial des Mirabeau, tel que mis en scène par les hommes du 19<sup>e</sup> siècle, avant même les travaux de Lynn Hunt, a été utilisé comme un outil analytique, à la fois psychanalytique et généalogique, qui permet de transcender les passions humaines pour attribuer au cercle familial une valeur universelle. Habituellement cadenassées dans le secret du cabinet des ministres et l'internement, le transfert des tensions privées dans la sphère publique par le biais des mémoires judiciaires a paru symptomatique des déplacements et dépassements à l'œuvre dans une société, cette société où l'esprit de famille s'effritait face aux conflits entre les pères et les enfants, les maris et les épouses. Je ne peux m'empêcher de souligner ici le découplage entre sphère privée et publique en rappelant combien la réforme Maupeou, par exemple, a divisé les familles dans le royaume sur la question de l'autorité, de la soumission au roi et de la désobéissance. Dans l'ordre familial, on peut dire que l'origine physique de la famille, envisagée comme cellule de création et de reproduction, peut justifier le despotisme du marquis, une tyrannie contre laquelle le comte se rebellait en soulignant la contradiction entre les agissements privés d'un père tyrannique à l'égard des siens et sa prétention publique à être l'Ami des Hommes.

Le père et le fils Mirabeau – parents par hasard et nécessité - doivent donc t'ils être envisagés dans ce qui les opposait et interpréter leurs tensions personnelles comme l'expression d'une impossible filiation ou solution de continuité entre l'Ancien Régime et la modernité, d'un conflit et d'une rupture inévitables ? Dans la lignée de Victor Hugo, c'est ce que nous donne à penser plusieurs communications qui abordent et comparent les idées des deux Mirabeau, notamment celle de Manuela Albertone. La révolte des colonies de l'Amérique constituent, en quelque sorte, une espèce de test pour saisir les réactions des deux hommes. Certes, cet événement rénovateur du laboratoire intellectuel des Lumières avait été pensé à l'avance, dans le sein de la famille Mirabeau (les frères) ainsi que dans le cadre des débats sur les relations entre la métropole et les colonies initiées pendant la guerre de Sept Ans et, comme nous l'ont montré les communications de Pernille Roge et de Caroline Oudin-Bastide, dans le sein des réflexions des physiocrates ayant trait au coût du travail et à la servitude.

Une fois n'est pas coutume, face à la guerre d'Amérique, le père et le fils se sont trouvés sur un terrain d'égalité puisqu'il s'agissait de réagir à un événement extraordinaire, dans lequel la France était fortement impliquée, et qui permettait, en quelque sorte, d'œuvrer à la mise en oeuvre d'une société neuve, ce qui, jusqu'alors, était l'apanage de l'utopie. Au travers des écrits des deux Mirabeau sur le régime politique des Etats-Unis et la déclaration des droits de Virginie, on voit nettement surgir les différences entre deux hommes qui appartiennent à des générations différentes et réagissent à la nouveauté avec des expériences et des ambitions différentes. Alors que le comte s'engage résolument aux côtés des combats des Américains pour bannir l'aristocratie et promouvoir l'égalité, le marquis semble être un homme d'un autre temps ; plus que jamais, il semble porter les couleurs de l'opposition aristocratique qui, sous Louis XIV et sous la Régence, entendait redresser la France en rendant à la noblesse la place qu'elle devait occuper dans la société.

Faut-il pour dès lors que l'historien des Lumières tue le père afin de faire exister le fils et donner du sens à la Révolution ? Doit-on rejeter du Panthéon des Lumières la figure du marquis de Mirabeau parce que ce tyran familial, cet homme privé, était devenu une figure anachronique au point de vue public et ne méritait plus même le surnom d'Ami des Hommes ? Après tout, comme Napoléon, ne s'était-il pas lui-même couronné des lauriers de la gloire ? Faut-il donc abandonner le marquis pour sauter dans la barque du fils afin d'entrer résolument dans la Modernité ? Je ne le crois pas. Hier, Patrick Cheney a posé une question un peu impertinente et néanmoins importante concernant l'impact de Montesquieu et de son discours sur la servitude. C'est au fond demander si on peut avoir raison et tort à la fois ? Tout est une question de temporalité et de résolution des contradictions. Comme l'ont suggéré plusieurs communications, notamment celle abordant l'analyse des effets de la corvée des routes par le marquis ou celle insistant sur le gradualisme du comte en matière de servitude, les Mirabeau n'avaient pas le monopole de la vérité. L'Ami des Hommes, dans ses sédimentations successives, ou le tribun du Peuple, dans ses revirements spectaculaires ne suggèrent-ils pas que les Lumières ou leur mise en oeuvre, pour prendre le commentaire de Gaudin au sujet des idées de Calonne proposées aux Notables, étaient au fond un programme d'épreuves à faire ? C'est évoquer la question classique, au milieu du 18<sup>e</sup> siècle, de la préparation des esprits à accepter les bonnes lois qui choquent la tradition. L'échec du syncrétisme proposé par Calonne – qui correspond à la naissance politique de Mirabeau – me semble symptomatique de l'extraordinaire difficulté d'inscrire dans la loi le formidable travail analytique conçu par les intellectuels du 18<sup>e</sup> siècle.

Il y a deux décennies déjà, plusieurs historiens réunis pour discuter l'œuvre de François Furet, ont opposé deux idées au sujet de la crise de 1789: l'une, selon laquelle la Révolution était possible parce que pensable ; l'autre, au contraire, estimant que la Révolution devint possible parce qu'elle était faisable. Il me semble que les Mirabeau permettent de rapprocher ces deux analyses en apparence aussi irréconciliables que leurs oppositions personnelles. Une méthode pour y parvenir est de s'interroger sur les motivations du père et du fils, sur les moyens qu'ils ont mis en oeuvre pour parvenir à leur fin et sur les

fondements de leur légitimité. Sur ces trois points, je vois un certain nombre de convergence. Comme l'a montré Mike Sonenscher dans son livre *Before the Deluge*, on ne peut comprendre la pensée des Lumières hors de la conviction que la société française se trouvait dans une situation de crise. Cette conviction ne fut pas seulement le fait de la réflexion théorique des intellectuels mais d'un malaise social dont on a de nombreux témoignages. C'est dans ce contexte que parut l'Ami des Hommes du marquis de Mirabeau, sans doute le texte le plus célèbre après l'Esprit des Lois de Montesquieu et le plus grand succès de librairie avant le Compte-rendu de Necker.

Plusieurs communications, dont celle d'Anne Conchon et de Jerome Loiseau, ont souligné le caractère fondateur des thématiques alors soulevées par Mirabeau, sa capacité à cristalliser des discours, mais aussi les limites de ses analyses ou de leur caractère problématique. Malgré cela, le concept Ami des Hommes a fonctionné merveilleusement bien à cause, je crois, de sa plasticité même, de la liberté qu'il offrait à chacun de l'investir de ses émotions. A titre d'analogie, on peut penser aujourd'hui au concept de globalisation pour souligner avec Anne Conchon la capacité de certains mots à gagner, par leur simple circulation, le statut de catégorie analytique. Plusieurs l'ont dit ici, le discours du marquis de Mirabeau est avant tout un discours moral, quelqu'un a dit religieux, une autre découlant de la notion centrale chez lui de l'idée de population. A cet égard, la rencontre avec Quesnay et la conversion de Mirabeau participe d'une sorte de mystère entre deux personnalités qui me semblent antynomiques. Loic Charles a rappelé comment Quesnay corrigeait Mirabeau - ce que l'on voit bien dans le traité de la monarchie par exemple - et Jerome Loiseau comment le docteur reprenait le marquis sur l'usage des mots. Comme l'a suggéré Arnaud Skornicki, le langage de Mirabeau n'est pas celui du beau monde, comme Boisguillebert, cette autre brute, appelait déjà la société de cour, une société considérée comme pourrie par la finance.

Parmi les communications que j'ai lues, l'une, dont j'oublie l'auteur, mais qui se reconnaîtra, m'a beaucoup frappé. Ce papier cite les termes d'une lettre du marquis de Mirabeau vers 1767 ou 68, je ne sais plus, dans lequel il se moquait des trembleurs de Versailles. Cette citation m'a paru tout à fait éclairante sur l'importance qu'il convient d'attribuer au marquis de Mirabeau. Il suffit de lire les notes de Quesnay sur le Traité de la Monarchie pour se demander si le fameux docteur, qui incitait si souvent Mirabeau à la prudence, faisait partie des trembleurs. A diverses reprises, certains intervenants ont fait allusion à l'espèce de schizophrénie de l'administration monarchique dont les membres éclairés qui, dans leur correspondance officielle utilisaient les termes les plus banals pour rendre compte à leurs supérieurs hiérarchiques et dénonçaient en privé les méfaits du régime ou, s'adressaient à des plumes vénales pour vider leurs querelles. La correspondance de Turgot demandant à Dupont de Nemours d'aiguiser sa plume contre l'édit de la liberté des grains jugé trop modéré ou l'anecdote de Malesherbes offrant à Diderot d'héberger les volumes de l'Encyclopédie sont quelques exemples fameux de cette duplicité qui invite à penser que la monarchie s'est effondrée de l'intérieur. Si l'on excepte la tentative avortée de remplacer

Silhouette, le marquis de Mirabeau est au fond l'un des rares aristocrates qui aient publiquement revendiqué sa liberté de pensée, accepté de troquer son épée pour la plume et de construire sa gloire sur la réputation de l'homme de lettres.

Les diverses communications ont révélé un aspect connu mais mal entendu peut-être de la personnalité de Mirabeau qui, au point de vue épistolaire, semble avoir été l'égal de Rousseau et de Voltaire, si l'on pense aux quelques 500 lettres adressées par exemple à son seul ami Sacconay. J'ouvre ici une parenthèse pour demander s'il ne serait pas souhaitable de publier la correspondance du marquis de Mirabeau qui est peut-être un moyen de mieux comprendre son évolution personnelle.

Pour revenir à mon propos, et renouer le fil de l'histoire des deux Mirabeau et reprendre la problématique de leur filiation, je crois que l'on ne saurait comprendre leur impact sans mentionner qu'ils sont tous les deux, et volontairement, des nobles déclassés, décurialisés dirait Arnaud Skornicki. Mais leurs origines aristocratiques donne aux deux Mirabeau une confiance extraordinaire dans le droit à la parole, cette soif insatiable à se faire entendre, enfin cette rage sans pareille d'œuvrer à la réformation de leur temps. Antoine Lilti a évoqué la notion de célébrité qui, a première vue, paraît aux antipodes de l'univers et de l'héritage démocratique ou représentatif des Lumières. L'évidence force de constater que le problème de la multitude et de l'individualité au 18<sup>e</sup> siècle s'est résorbé dans la figure de quelques individus qu'une société qui prétendait à l'égalité a érigé au niveau de grands hommes. Les Mirabeau font certainement partie de ces héros modernes dont la renommée a été le résultat, il ne faut pas l'oublier, d'un travail considérable qui fut à la fois le produit de leurs efforts individuels mais aussi, un autre trait qui les rapproche, de leur capacité à mettre chacun à leur profit leurs ateliers respectifs et mettre à profit toute l'information possible qu'ils pouvaient collecter grâce à leurs relations et leurs amitiés pour constituer leur individualité et leur autorité, fussent-elles marquées au sceau de l'incohérence ou de l'exagération ou fondées sur la peur et la tentation des excès de personnalités peu ordinaires.

Au total, il me semble que par delà leurs différences, mises en évidence, les Mirabeau avaient plusieurs traits en commun dont le plus évident était la volonté d'œuvrer à la transformation du monde dans lequel ils vivaient. À ce titre, ils me semblent également révolutionnaires. Le marquis au prix d'une analyse économique dont on a suggéré les limites mais dont on sent bien la radicalité, notamment lorsqu'il envisage la légitimité fiscale de la rébellion des colonies américaines. Cette radicalité se trouve encore dans la transformation d'une société d'ordres en société de classes, une transition qui demeure, dans une perspective marxiste, le fondement de la modernité. Le comte de Mirabeau est tout aussi radical mais pour une autre raison. Alors que le père envisage la réformation de son pays comme le moyen de lutter contre la crise qu'il traverse, le fils attend au contraire qu'une nouvelle crise, après celle de la fin du règne de Louis XV, vienne détruire le système de gouvernement et offre l'opportunité d'établir un ordre nouveau. C'est peut-être de cette

manière que l'on peut donner quelque cohérence à la complexité et réconcilier, dans la personne des Mirabeau, le mélange explosif entre identité familiale et individualité, crise nationale et ,entre l'impact des idées et le poids des évènements s.